

Préface

Chers frères et sœurs,

Lors de ma dernière visite au Togo, j'ai fait une petite expérience, digne d'être racontée. C'était au début de cette année, à Kara, la ville près du monastère des frères. J'ai rencontré une femme qui connaît très bien les frères. Elle m'a dit : « Ici à Kara il y a trois fous. Le premier fou, c'est mon mari Théophile. Le deuxième, c'est le Père Antonio. Et le troisième fou, c'est le frère Boniface. » Et elle a éclaté de rire.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Pourquoi elle a appelé ces trois hommes des fous ? C'est facile à expliquer. Chacun de ces trois a lancé des projets extraordinaires, inattendus, en dehors de tout ce qu'on considère comme normal. Donc, ils faisaient une impression un peu anormale, et on a hoché souvent la tête à cause de leurs folies.

Laissons ici les autres. Regardons le frère Boniface. Quelle était sa folie, son anormalité ?

Je ne pense pas aux folies de sa jeunesse. Commençons avec la folie de l'an 1984. A cette année, il avait décidé de construire une communauté monastique. Ça sonne bien. Mais quelles en étaient les conditions, les moyens nécessaires pour réaliser ce plan ? Il n'y avait rien pour faire cela. Lui-même était encore assez jeune ; il avait 26 ans. Un jeune homme qui n'a pas encore terminé sa formation. Un jeune - sans aucun sous dans la poche, sans aide ni secours, personne ne le comprenait ; mais de l'autre côté, il y avait beaucoup qui critiquaient sévèrement son chemin et hochaient la tête. Néanmoins, il a commencé, tout seul, il a continué et il a réussi. Mais pourquoi a-t-il fait ainsi ? Peut-être parce qu'il a retenu cette idée fixe de fonder un monastère comme un homme têtu ? Cela se peut ! Son comportement était vraiment celui d'un homme têtu.

Mais au fond il y a une autre raison, qu'il a expliquée lui-même sur l'image souvenir de son ordination. Il cite un mot du prophète Jérémie : « Tu m'as séduit, Seigneur ! » Cela veut dire que sa recherche monastique est le résultat d'une séduction, d'une séduction divine. C'est un mot inattendu. Ça sonne comme une plainte, comme une accusation : « Seigneur, tu m'as appelé, mais tu m'as trompé un peu. Le chemin de ma vocation était souvent plus dur que je ne l'avais attendu. Ta main était souvent dure et la lumière de ton amour est souvent devenue une nuit obscure ou une tempête furieuse. »

Frère Boniface semble dire des mots de la sorte quand il dit : « Tu m'as séduit, Seigneur ! » Mais le prophète Jérémie continue, et le frère Boniface avec lui, en disant : « Et moi, je me suis laissé séduire. Tu m'as maîtrisé, tu as été le plus fort ! »

Et ça, c'était sa fortune. Donc, il est maintenant heureux d'être tellement séduit par le Seigneur. A la longue, ce chemin valait la peine. « Merci Seigneur pour cette séduction. Tu m'as saisi toujours de nouveau, et tu m'as fait marcher sur le chemin de ma vocation, malgré les moqueries des hommes raisonnables. La folie de mon chemin est le produit de ta sagesse divine, le résultat de ta providence d'amour. » Voilà la même idée avec les mots de Saint Paul : « Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes... et ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi. »

Mais dans ce jeu de la providence, il y a d'autres fous. Je veux mentionner un seul, ou bien une seule : C'est **Maman Yvonne Kayser**. Elle a soutenu le frère Boniface depuis 14 ans. Comment pouvait-elle avoir confiance en ce jeune africain, malgré les zigzag de sa vie ? C'était incroyable ! On peut dire : cette confiance, qui semble souvent folle, était un instrument de la providence et de la sagesse divine. Et nous pouvons lui dire, avec Jésus : Femme, ta foi est grande ! Mais une femme enthousiaste sait aussi comment enflammer les autres. Et elle l'a fait. Elle a enflammé sa famille, la paroisse, beaucoup d'amis. Mille fois merci à vous tous qui avez soutenu et encouragé ce jeune africain durant un chemin très long, avec tous ces détours. Aujourd'hui nous savons que vous tous vous avez été des instruments de la providence et de la sagesse divine. Oh vous tous, votre foi est grande ! Dieu a béni votre bonne volonté : votre fils adoptif Boniface est le premier prêtre de cette paroisse. Et ce qui est frappant, c'est que, comme St Antoine l'ermite, le patron de votre paroisse,

Boniface aussi est un moine et un africain. Antoine était ermite en Egypte, c'est-à-dire en Afrique. C'est St Antoine qui vous a envoyé ce jeune africain pour que vous l'adoptiez comme un vrai citoyen de la paroisse St Antoine de Retzwiller. Boniface est donc un vrai fils de votre paroisse.

Je voudrais ajouter un autre aspect : L'ordination sacerdotale et la première messe d'aujourd'hui sont comme un fruit d'un chemin très long et aventureux. Mais en même temps, c'est aussi le début d'une étape nouvelle, pas moins aventureuse. Le frère Boniface est ordonné pour le service pastoral : pour ses frères en communauté et pour tous les hommes. Rendre service aux hommes, ce n'est pas une chose inconnue et nouvelle pour notre frère Boniface. Il a déjà beaucoup de dons et de pratiques dans ce domaine. Mais dès maintenant il ne s'agit plus d'un simple service, mais d'un service autorisé. Il est chargé maintenant d'un service qui est en même temps une autorité religieuse et sacerdotale. C'est une chose grande et à la fois dangereuse. Nous le savons de l'histoire de l'Eglise que beaucoup de prêtres et d'Evêques ont abusé de leur autorité cléricale. Déjà Jésus dans l'Evangile nous avertit de cet emploi abusif du pouvoir cléricale, quand il dit, de ne pas se faire appeler « Père » et « Maître », parce qu'il n'y a qu'un seul Père et Maître, Celui qui est dans les cieux. Et celui qui veut être grand, doit être le serviteur de tous. C'est pourquoi Boniface veut garder le nom de frère, pour éviter chaque forme d'arrogance, de présomption. C'est un bon signe, Merci Boniface !

Mais on ne doit pas oublier qu'il y a aussi des combats et des guerres entre des frères : Caïn, par exemple, a tué son frère Abel ; et le frère aîné peut aussi opprimer ses petits frères, comme c'est aussi bien connu dans la tradition africaine. Donc, au fond il ne s'agit pas de mots ni de titres ou de rangs, il s'agit avant tout de la réalité vécue, il s'agit d'un service désintéressé et altruiste, d'un service jusqu'à la mort. Et le vrai service coûte toujours le prix d'une vie.

Rendre service, cela veut dire : Ne jamais se laisser séduire par le pouvoir et la violence, mais se laisser séduire par l'amour fou de Dieu, qui ne garde rien pour lui-même, mais qui donne tout et toujours.

Rendre service, cela veut dire : Ne pas se mettre en valeur, mais déployer les autres ; ne blesser personne, mais guérir les blessures des hommes. Ne pas se battre, mais réconcilier les ennemis. Ne pas dissocier les hommes, mais les unir et les conduire vers Dieu.

Mais, la meilleure méthode du service, c'est : De ne pas seulement être le serviteur de tous, mais d'instruire tous les hommes dans l'art fondamental de vivre en frères et sœurs et d'entraîner les hommes pour le service mutuel. Nous tous, nous devons être des serviteurs l'un de l'autre, l'une de l'autre. Ce qui vaut pour le service du prêtre Boniface vaut aussi, dans une certaine mesure, pour nous tous. Votre service commun pour le chemin du frère Boniface en était déjà un signe. Restez fidèles à cette méthode du service commun, du service mutuel, dans tous les secteurs de votre vie. Ensemble, nous sommes toujours très forts. Par l'aide mutuelle nous pouvons porter beaucoup de fruits, parce que le Seigneur est au milieu de nous. « Si deux ou trois se mettent ensemble en son NOM. »

Ensemble, et seulement ensemble, nous pouvons bâtir un monde nouveau. C'est aussi le texte que nos frères Togolais vont chanter maintenant :

« Ensemble, ensemble nous pouvons faire ensemble un monde nouveau ! »

Père Abbé Fidelis osb

Abbé de l'Abbaye de Münsterschwarzach - Allemagne

pour la messe de Prémices du frère Boniface Tigulla osb, le 29 septembre 1991 à Retzwiller - France

Tout a commencé par la découverte de la vie monastique par le Fr. Boniface Tigulla :

“**Le 13 juin 1973**, après un voyage qui est en lui-même une aventure avec Dieu, je découvrais fasciné, la vie monastique au Prieuré Bénédictin de l'Ascension de Dzogbégan. J'avais 15 ans. Dès le premier instant, une certitude : C'est ma vie. Cette vie est faite pour moi. Jour après jour, séjour après séjour, année après année, se confirma cet attrait irrésistible pour cette vie simple, vécue sous le regard de Dieu dans la prière, la vie fraternelle et le travail.”

Quand, le 1er octobre 1978 en la fête de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, fête du noviciat de Dzogbégan, j'entrais dans cette communauté, j'avais 20 ans. Je venais de faire mon Bac et avais déjà par douze fois visité le monastère durant les congés et vacances scolaires.

Durant toutes les années qui se sont écoulées entre la première découverte et cette entrée effective, j'ai pu attiser le feu de mon désir de cette vie faite pour moi. Le fait que je connaissais déjà assez bien la communauté a permis qu'on m'accorde de faire plus tôt mon entrée au noviciat en mai 1979 (soit 7 mois au lieu d'un an de postulat).

“Mais, **1979** me fait découvrir que ma place n'est pas à Dzogbégan :

"Sors de la maison de ton père et vas là où je t'indiquerai !" (Gen 12, 1)

Quelle folie, quelle illusion, quelle utopie ? Je me refuse à cette voix. Je lutte, je me dérobe. Ce qui me dérange le plus dans cette affaire, c'est le fait que je ne puisse pas dire d'où cela vient, à quoi tout cela tient. Si au moins je savais un peu comment s'est imposée à moi cette certitude. Mais non, moi-même et jusqu'à présent ne peux dire, comment, d'où, pourquoi c'est arrivé de penser que le "Sors de ta maison" d'Abraham est aussi pour moi. Alors comme un "diable" dont on est possédé sans savoir par où il est enté, je l'ai traîné avec moi et lui ai donné un nom qui dit bien son mystère : "**L'intuition**".

Toute mon année canonique de noviciat j'ai traîné cette intuition comme un sac à dos. Par moments, cette "intuition" m'était un fardeau dont je devais me décharger sur les épaules du Seigneur en lui faisant remarquer que de toute façon c'est Lui qui en est responsable. Mais curieusement par d'autres moments, cette intuition me semblait un joug léger comme celui que le Seigneur doux et humble de cœur nous fait porter pour trouver le repos en Lui. Et alors je rêvais et je traçais dans un cahier tout ce qui me venait en esprit.

Mais avec le temps qui passait, je ne pouvais plus et je ne voulais plus continuer cette lutte solitaire alors que je vivais en communauté et que des personnes étaient mises sur ma route et ne demandaient pas autre chose que de m'aider.

Le 26 avril 1980 donc, je décidai d'en parler à mon Père-maître. Il tomba des nues ! Qu'est-ce que j'ai pu lui raconter ? Oh ! Pas grand chose, car vraiment il n'y avait rien à raconter. Je crois que je lui ai dit quelque chose comme : “Je pense que le Seigneur m'appelle à fonder quelque chose d'autre plus simple, plus proche des gens et plus africain”. Ah oui ! Dès le début ces notions de "**plus simple**", "**plus proche des gens**" et de "**plus africain**" étaient claires. Et puis, je crois que je n'ai pas pu dire plus, n'ayant rien de plus.

Comme il m'a fallu du courage en cet après-midi ! Comme j'ai transpiré en cette chaude après-midi d'avril ! Ce fut réellement un accouchement. Et je me suis trouvé si pauvre, si bête, mais en même temps si libre ! Le cri de l'enfant qui est sorti de cet accouchement, c'est le P. Stéphane Zacharie, mon Père-maître, qui l'a poussé. Avait-il bien entendu, bien compris ? "Quoi ? Ah, tu rêves ! Ne te laisse pas prendre au piège des illusions diaboliques", m'avait-il dit en substance. Et lui de chercher à mieux comprendre comment j'en étais arrivé là. Et lui de poser des questions, de tenter de percer le secret, d'approcher le mystère.

Mais, hélas, il buta sur mon silence, sur mon incapacité de lui dire plus. Tous deux nous nous sommes trouvés si démunis, si pauvres, si bêtes ! Que faire ? Pourtant le feu de cette intuition me brûlait, me consumait.

La grande expérience spirituelle du P. Stéphane lui inspira la bonne démarche : Il me proposa d'aller prier devant le St sacrement. Et là, aussi bien devant le saint sacrement que devant cette "intuition", nous avons ôté nos sandales, c'est-à-dire toutes nos approches intellectuelles, raisonnables et humaines pour nous prosterner simplement devant ce mystère que nous ne

compreions pas, mais qui nous interpellait. Nous avons prié. On devait prier pour que Dieu éloigne de moi ces illusions. Mais curieusement, je me suis senti, tel Moïse devant le Seigneur. Je tentais de trouver tous les arguments pour ne pas répondre à cet appel, mais Dieu avait pour chaque objection une réponse.

"Seigneur, envoie qui tu voudras mais pas moi !" (Ex 3, 13). En fait, ça me dérangeait de penser que je dois un jour quitter Dzogbégan. Car, Dieu m'est témoin, que j'ai aimé et que jusqu'à présent j'aime Dzogbégan comme mon premier Amour. Seulement plus je refusais, plus Dieu se fâchait et plus l'intuition se confirmait. J'ai alors écrit, écrit et encore écrit.

Mais, je n'ai, malheureusement, pas gardé ce premier cahier.

Comme les tables de la loi (première édition), il a fallu que je perde ce cahier en le brûlant. Je l'ai moi-même, librement décidé après ma profession religieuse. D'ailleurs personne ne connaissait l'existence de ce cahier. Et aujourd'hui je ne me rappelle pas une seule phrase de toutes ces pages écrites. J'ai décidé après ma profession donc, de brûler ce cahier pour ne pas continuer à vivre dans l'illusion.

Avec ma profession, je voulais faire l'expérience de la vie monastique sans arrière pensée et sans tricher. Cet acte fut très important. Avec le Père Stéphane, nous avons fait plusieurs neuvaines de prières, mais curieusement après chaque neuvaine, comme le Caïn de Victor Hugo, je lui répondais que l'œil de la conscience était toujours là. En automne 1980, la communauté décida de m'envoyer avec Fr. Thomas au monastère bénédictin du Mont Fébé au Cameroun pour une session d'anthropologie africaine. Était-ce une tentative de me faire sortir de mes illusions ? Je ne crois pas, mais si telle avait été l'intention, là encore l'expérience décrite par Victor Hugo, se confirmait que malgré tout, cet oeil était toujours là. Dans mon cas je finis par vivre avec cette "intuition" non pas comme l'œil accusateur de la conscience de Caïn, mais comme l'œil bienveillant et plein de sollicitude de la Providence de Dieu qui regarde et voit la vie de son peuple et envoie qui il veut. Je revins de cette session comme confirmé dans mon "intuition". J'en avais tout simplement la certitude, mais rien de plus clair.

A mon retour, la communauté continua à me faire confiance et même à me donner des responsabilités. Mais au fond de moi j'étais comme Moïse dans le palais du Pharaon après son meurtre d'un Égyptien. La communauté continua à me donner toutes les chances de m'épanouir, je puis faire ma profession et vivre tranquillement les trois ans de profession. Le Seigneur savait qu'il me fallait à tout prix ce cadre propice pour me former et accumuler toutes les expériences qui me seront utiles plus tard, dans la portion de son champ qu'il me donnera à labourer. Est-ce que Moïse est une fois retourné dire merci à Pharaon, à sa fille et à sa cour ? Aucun texte ne nous le dit. Moi je peux vous dire que je n'ai pas encore remercié le Monastère de Dzogbégan. Le ferai-je un jour ? Faudrait-il le faire ? Dieu s'en charge et je sais que mes frères de Dzogbégan ne s'attendent pas à ce que 'la poule remercie le dépotoir où elle va toujours glaner'.

Et pourtant je sais que ce n'est pas évident et pour cela ils méritent qu'on leur soit reconnaissant. Ce fut autant pour eux que pour moi un acte de foi terrible !

Alors vint l'exode, la grande sortie, le grand passage !

Le 27 avril 1984, je traversais la mer (la Méditerranée) et, de l'autre côté de la mer, je vivais mon premier printemps dans cette aventure. Je contemplai, à travers les souvenirs, tant de jours, d'événements, de personnes que j'ai dû abandonner sur l'autre rive (au Togo) pour être assez léger et libre pour traverser la mer et aller vers là où Lui, Il m'attendait. « On ne vit pas, sans se dire 'adieu'. On ne vit pas, sans mourir un peu, sans abandonner, pour aller plus loin, sur son chemin, quelque chose ou quelqu'un ».

Treize mois dura mon exode. Ce fut une aventure. Errant, comme mon père ("mon père était un araméen errant" Dt 26, 5), je finis par comprendre et expérimenter qu'on n'est prêt pour être un instrument entre les mains de Dieu que quand on a accepté de lui sacrifier toutes nos certitudes, nos sécurités, l'unique espoir, oui le seul Isaac pour lequel on a vécu. Oui, Seigneur, tu m'as vanné, secoué... tu as exigé de moi tout, jusqu'à la certitude que tu es avec moi. Tu voulais un vrai acte de foi, un chèque en blanc, **une folie...**

Mais, Seigneur, pourquoi as-tu cette habitude de partager ta croix à tes amis ?

Cette folie, je l'ai faite **le 14 juin 1985**. Dans l'avion qui me ramenait au Togo, j'ai accepté les noces mystiques dans le dénuement :

"J'ai réalisé alors combien je t'aime, Patrick" a chanté une vedette. J'ai réalisé alors combien l'amour de Dieu m'aveuglait. Je n'avais pas les deux pieds sur terre. Car dire oui à ce projet fou de fonder un monastère sans autre chose qu'avec mes mains nues et ma générosité utopique, il fallait être vraiment dans les nuages au moment où on signe pareil contrat. Et effectivement j'étais dans les nuages à 10 000 m d'altitude dans le ciel du Sahara.

Mais quand j'ai jeté un coup d'œil en bas, j'ai eu le vertige devant la folie à laquelle je venais de souscrire.

Pourtant le **Fiat** était déjà dit. Et je l'ai voulu sans appel, sans retour. Une lutte s'est alors engagée en moi. Comment faire, par où commencer, pourquoi...

"Pourquoi mon tourment est-il continu, pourquoi cette vulnérabilité incurable que je ressens maintenant ? Ah ! Serais-tu pour moi un mirage !" (Jer 15, 18). Vraiment, "Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire. Tu m'as maîtrisé, tu as été le plus fort. Je suis prétexte continu à la moquerie, la fable de tout le monde. Je me disais : Je ne penserai plus à Toi, je ne parlerai plus en Ton nom. Alors c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os. Je m'épuisais à le combattre. Lutte insoutenable !" (Jer 20, 7-9).

Inutile donc de vouloir résister. Entre les mains de Dieu il faut tout remettre, ce que je fis...

Je lui dis alors : **Seigneur, je ferai comme tu me l'indiqueras.**

Paisiblement j'atterris à Lomé et là, comme prévu, le Seigneur avait tracé la route : Il fallait que j'aille à Dzogbégan rompre les liens, couper le cordon ombilical avant de monter traiter avec mon Evêque.

Pédagogie de l'inconnu !
Oui, en cela Dieu, notre Dieu excelle.

Se laisser conduire par l'inconnu, ne rien savoir d'avance, même pas le nom de celui qui vous envoie !

Il a fallu que je fasse mon baccalauréat en série mathématique pour que, bien rodé dans l'esprit cartésien qui ne laisse rien au hasard, je sois apte pour suivre cette fac du Seigneur ! Merci pour cette adéquation !

Ce qui est plus étonnant quand je revois tout cela, c'est que moi-même je suis devenu complice dans ce jeu de l'absurde où se joue le sort de ma vie et de beaucoup d'autres vies. Et dire que je tisse moi-même la corde, fais moi-même le nœud et mets moi-même cette corde au cou pour être entraîné par cette logique du "vas-y comprendre quelque chose" ! Incroyable et pourtant vrai.

Où est le Moïse qui savait répliquer au Seigneur et lui dire : "Envoie qui tu voudras, mais pas moi" ? Moïse savait que s'il se trouvait devant les fils d'Israël, il faudrait qu'il tienne un discours quelque peu cohérent et, quand ils lui poseraient des questions, il lui faudrait savoir quoi répondre. Moi aussi je savais qu'il me fallait connaître au moins le nom de celui que je prétends avoir entendu.

Mais qu'est-ce qui a déterminé Moïse à aller, qu'est-ce qui m'a déterminé à m'engager quand même ?....

Je n'arrive pas à croire, encore aujourd'hui, que c'est moi qui ai pu aller à Dzogbégan redire, après treize mois pris pour bien y voir clair, ce que j'ai dit au premier jour :

"Je sens que le Seigneur m'appelle à faire quelque chose de plus simple, de plus proche des gens et de plus africain. C'est tout ce que je sais ; le reste je ne sais pas plus, je ne vois pas plus clair. Mais pour moi c'est clair qu'il faut le faire. Alors, je vais vous quitter, ce n'est plus utile de continuer à rester ici".

C'était le **dimanche 16 juin 1985** dans une chambre de l'hôtellerie de Dzogbégan avec le P. Michel Coquin, alors Prieur.

Quand après 13 mois on revient avec ça et pas plus, pouvez-vous imaginez-vous un peu de quoi on a l'air.

Moi, en tout cas, je sais de quoi j'avais l'air. Oui, j'avais l'air de celui-là qui avait cru qu'on se trompait quand on lui disait que ce qu'il voulait faire en allant en Europe n'était rien d'autre qu'un "tourisme spirituel".

Mais pourtant, honteusement, je reviens confirmer de moi-même qu'on ne se trompait pas et qu'on avait eu pleinement raison.

Le 17 juin 1985, je quittais Dzogbégan pour Kara. Et **le mercredi 19 juin 85**, j'étais chez Monseigneur Chrétien Bakpessi à Sokodé pour lui demander de bien vouloir me permettre de commencer mon expérience dans son diocèse.

L'Evêque me fit remarquer que je n'ai pas suivi ses conseils et que je ne devais pas couper les liens avec Dzogbégan. Pourtant, comme le vieux Gamaliel, il ne voulut pas se mettre en travers d'une oeuvre que peut-être le Seigneur veut. Alors il me dit : **"Bon, vas-y et on verra."**

Jusqu'aujourd'hui résonne encore ce **"vas-y et on verra"** dans mes oreilles.

Il est normal qu'il résonne encore et qu'il dure tant que le Monastère de l'Incarnation durera, car on ne doit jamais oublier que c'est sur cet accord tacite de Monseigneur Bakpessi qu'a commencé cette oeuvre du monastère de l'Incarnation d'Agbang.

Jour après jour, Fiat après Fiat, après bien d'heures et de nuits passées à se demander par où commencer, après bien d'espoirs et de doutes, d'illusions et de désenchantements... je décidais de louer une maison à Kara pour y vivre en "solitaire" en attendant. Chez les sœurs de la Providence de St Paul, j'ai trouvé mon Béthanie. **Vraiment les sœurs ont été la Providence sur mes pas.**

Le 6 août 1985, en la fête de la Transfiguration, dans un acte de foi, je commençais cette oeuvre dans la maison de M. Bidjada à Kara, quartier Chaminade où j'avais loué 3 pièces. Le 9 Août 1985 le Pape Jean-Paul II était accueilli à Kara.

Je ne fus pas longtemps seul. Déjà James M'bessagou, Jean Bassessi, Innocent Mabowé et Koffi Tchala arrivèrent de différents horizons pour essayer avec moi les premiers pas sur ce chemin de folie. Ils étaient encore tous élèves. Il a fallu s'organiser pour avoir le minimum de vie de prière, de fraternité et de travail. Il a surtout fallu apprendre à vivre ensemble en acceptant nos différences comme une richesse. En novembre 1985 arrivait un cinquième, Stéphane Kouvahè, mécanicien de formation.

Pendant que les jeunes allaient à l'école, mon travail était d'errer à la quête de vivres, de sous, et de terrain pour s'implanter. Aujourd'hui encore, je m'étonne de comment je trouvais tout cela normal.

Sans autre chose en tête que cette idée fixe, j'ai remué ciel et terre. J'ai écrit au Préfet et l'ai rencontré ; j'ai écrit au Ministre de l'Équipement pour solliciter un terrain. Dieu était à côté et riait de comment je m'activais. Lui avait déjà tout arrangé ailleurs. Début octobre 1985, François Abouzi nous donnait sa vieille mobylette de 1978.

Par **un matin d'octobre 1985**, Monsieur Nicolas Badja m'a remorqué sur sa vieille mobylette et hop ! nous voici partis en balade pour visiter sa ferme à Agbang.

A peine étions-nous arrivés là que je ne me suis plus occupé de lui et de sa ferme. Une colline m'avait fasciné, la colline du fétiche Samiyè m'appelait. Je la gravis sans peine et contemplai son petit plateau. Alors ce fut pour moi clair que c'est là "la montagne que le Seigneur a avait choisie pour séjour !"

Dès lors je n'avais qu'une hâte : entreprendre les démarches pour l'obtenir. Le Seigneur avait tout préparé. Quelques semaines seulement après c'était clair, nous pouvions nous y installer. Car déjà à la mi-novembre je conduisais sur ce terrain nos visiteurs de Hambourg : Mgr. Casanova et les

familles Wowk et Kiciuzk. J'y suis souvent retourné juste pour écouter "le murmure d'une brise légère". Les week-end, j'aurais voulu aller avec les jeunes commencer à y travailler, mais comment y aller ! Il y a bien plus que 20 km.

Mais, **le lundi 27 décembre 1985**, entassés dans la petite 504 du foyer Pierre du Pauvre : Fr. Boniface - Jean - Innocent - Koffi - Stéphane et Claire Tagba, nous sommes allés pour la première fois y travailler et chanter l'office du midi.

Ce jour-là, Avec des coupe-coupe, des houes et des pioches nous avons essayé de frayer le chemin pour pouvoir y accéder en voiture. Et à midi, nous nous sommes retrouvés sous les manguiers au haut de la colline pour chanter le Seigneur. Le Ps 36 que nous avons alors récité résonnait juste pour la circonstance :

"Compte sur le Seigneur et agis bien, habite la terre, et vis tranquille, mets en Yahvé ta réjouissance, il te donnera les désirs de ton cœur. Compte sur lui et lui agira... Sois calme et confiant devant Yahvé, ne t'échauffe pas contre le parvenu... J'étais jeune, et puis j'ai vieilli, je n'ai pas vu le juste abandonné, ni sa lignée cherchant du pain. Évite le mal et fais du bien, tu auras une habitation pour toujours."

C'est la parole qu'il nous faut sans cesse garder en mémoire si nous voulons avoir une demeure pour toujours sur cette colline d'Agbang. Le repas avec Aklesso et Alazi fut l'occasion du premier partage avec nos voisins. M. Aklesso Badja nous offrit des tranches d'ignames et Alazi apporta une bouillie de maïs avec du lait frais.

Il n'est pourtant pas superflu de dire qu'au quotidien, à peine trouvions-nous à manger. Grâce à M. Nicolas Badja, responsable de la Caritas dans la paroisse St Pierre et St Paul de Kara, nous recevions quelques vivres. Et après cela ce fut le tour de Mme Maria-Giovanna Pouli de nous aider à avoir une dotation de vivres au niveau de Catwell. Oui, à peine trouvions-nous à manger que je rêvais d'une autre folie : avoir une voiture pour pouvoir aller régulièrement travailler sur le terrain.

Le 4 janvier 1986 ce fut chose faite. Lors du passage de nos amis de Hambourg ils nous avaient donné 2.000 DEM que j'avais soigneusement gardés. Lorsque nous avons trouvé une fourgonnette VW qu'un coopérant vendait, nous avons sollicité chez le père Adjola Raphaël, curé de Kara, les 100.000 Fcfa qu'il nous fallait pour réunir la somme nécessaire. Le 4 janvier 86 donc nous voici avec une voiture, sans savoir comment elle roulerait quand le fond d'essence qui était encore là-dedans finirait. J'étais content. Une folie de plus venait d'être faite. Ne me demandez pas comment on a jonglé, ça relève plus de fables que d'histoires vraies de ce 20e siècle. Quand je trouvais un peu d'essence alors, hop! j'embarquais les frères et les jeunes de Kara et on mettait le cap sur Agbang. Souvent il y avait assez de carburant juste pour faire 15 km et le reste on continuait à pied. Et là sur le terrain on travaillait comme des nègres ! (c'est bien le cas de le dire !)

Pourtant malgré cette précarité de vie on était heureux, on chantait, on dansait, on fraternisait... Cette fourgonnette se souviendra toujours de tout ce monde qu'elle transportait : souvent 30 et même 35 une fois. C'est irraisonnable, me direz-vous aujourd'hui, et vous avez raison, parce que vous ne vous êtes jamais trouvés dans cette situation. Les jeunes se proposaient de venir nous aider ! Et ils étaient déçus quand ce n'était pas possible de les conduire à Agbang ! Qu'avaient-ils donc compris ? Que vivaient-ils donc là ? La joie d'être ouvriers dans la vigne du Seigneur ? Oui, ils sont les vrais premiers artisans de cet édifice de pierres vivantes du Monastère de l'Incarnation.

"O Seigneur notre Dieu, qu'il est grand ton nom par tout l'univers ! Ta majesté est chantée par des lèvres d'enfants, de tout petits !" (Ps 8)

Oui, chacun y a mis du sien : L'amitié des uns, la foi et l'espoir des autres, l'aide et l'encouragement des uns, l'indifférence et les critiques des autres... La Divine Providence s'est servie de tout et de tous pour faire son oeuvre. Les amis d'Europe, les jeunes de la région, les fidèles chrétiens des paroisses, les gens des villages qui nous entourent, la sollicitude paternelle de notre Evêque...

Pour montrer combien il s'intéresse à ce que nous faisons, en avril 1986, lors de sa visite pastorale dans la paroisse, il s'est rendu sur les lieux pour voir ce terrain à Agbang ; il n'y avait encore rien.

Vraiment la Divine Providence s'est servie de tout et de tous pour faire son oeuvre. En février 1986, nous est arrivé un jeune: Pamphile Péré. Février-mars nous aidons M. Nicolas Badja à creuser un puits chez lui. Ce fut un dur travail, mais un bon apprentissage.. En mars 1986, Adrien Barandao rejoignait la communauté. En avril nous commençons à faire des briques en terre stabilisée et à nettoyer l'endroit du premier bâtiment. Je devins subitement architecte et maître d'ouvrage. Au cours de ces chaudes journées de travail sous un soleil d'enfer beaucoup de jeunes ont pris la température de ce qui se faisait. Je dois aussi souligner que depuis le début Marcelin Akonéga s'était déclaré pour l'expérience mais continuait sa formation au lycée technique de Lomé. Il venait pendant les congés et vacances scolaires vivre avec nous. Pour Pâques 1986, un autre jeune nous rejoignait pour un premier séjour, c'est Bernard Anaté. La maison à Kara était pleine à craquer et il fallait d'urgence construire à Agbang.

A la mi-août, je revenais de France après mes examens de théologie à Strasbourg. Durant mon voyage, j'ai pu intéresser les uns et les autres à l'oeuvre. Tout ce qu'ils m'ont donné nous a permis de construire le premier bâtiment. Nous y avons mis toute la fougue de notre jeunesse et en un mois (du 20 août au 20 septembre) nous avons fini. La 404 bâchée des soeurs de la Providence St Paul a bien souffert sur ce chantier. tous les jours sous la pluie comme sous le soleil, nous avons travaillé comme des forcenés pour avoir une habitation. Je dois un grand merci à mon beau-frère Sabi Faou qui s'est offert généreusement avec son apprenti Janvier pour nous construire ce premier bâtiment. Au cours de ce mois de travail un vaillant voisin, François Azoti venait nous aider et progressivement il fut un régulier. Une année après on l'admettait comme un oblat régulier. Le 20 septembre tout était fini, au moins le toit, les portes et les fenêtres étaient là. Le ciment était encore frais au sol. Sous la pluie nous avons applaudi ce que nos mains, fortifiées par le Seigneur, venaient d'accomplir.

James - Jean - Koffi - Innocent - Marcellin - Stéphane - Bernard - Janvier - Nicolas - Agbémanyala (directeur du service agro-foncier de Kara, qui était un ami) et moi, dans la bâchée des soeurs de la providence, heureux, nous retournions sur Kara quand à l'entrée de la ville un certain commandant des gendarmeries du nord, a bien voulu me donner l'occasion d'aller faire un tour dans la salle de garde à vue de la gendarmerie pour y saluer tous les miséreux, oubliés et damnés de la terre. Histoire banale, mais qui m'a donné cette chance de savoir que l'Incarnation va jusque-là et que jamais nous ne devons oublier de descendre jusque-là. Personne ne doit être oublié. J'y ai fait trois heures seulement mais à ma sortie, je puais l'urine, et le crachat de ce cachot. Mes frères, les soeurs de la Providence, les Pères de Kara et surtout le Frère Pierre Catin de Chaminade ont fait des mains et des pieds jusqu'au colonel (commandant de la garnison de Landja) pour me libérer. A 22 heures quand je suis sorti de ce cachot, le lieutenant, un camarade de classe, qui était venu me faire sortir n'en croyait pas ses yeux Merci à tous ceux qui se sont mobilisés pour moi. Merci surtout au Seigneur qui m'a permis de toucher du doigt cette misère si proche de nous, mais si cachée.

Le 22 septembre 1986, Stéphane, Pamphile, James, Bernard et moi-même nous partions pour Agbang. Les autres restaient à Kara pour continuer leurs études. Oui, depuis le lundi 22 septembre 1986, nous sommes sur cette colline d'Agbang et tentons d'enraciner la vie monastique dans ce terroir. A Kara, il y avait donc Adrien, Koffi, Innocent, Jean. **Le mercredi 24 septembre 1986**, Fr. Thomas de Dzogbégan nous célébrait la première messe dans ce nouveau bâtiment. On se rappellera très longtemps son sermon : "Si vous êtes fidèles à votre vocation, ce lieu deviendra un haut lieu de spiritualité, de sainteté et de développement. Autrement, les Peuls viendront se partager les feuilles de tôle et les briques de ce bâtiment".

Je laisse à d'autres raconter dans les détails combien indescriptibles étaient les conditions de vie dans cette brousse d'Agbang. A la fin de l'année 1986, nous avons nos premiers hôtes de marque : Pierre Tavernier, Anne-France et Augustin de la communauté de l'Office Culturel de Cluny de Machy en France ; ils venaient nous apporter la chaleur de leur fraternité et de leur communion.

Février 1987, nous arrivait une force de la nature : le jeune Marc Dzankani.

Depuis toujours, le problème le plus urgent a été la question très cruciale de l'eau. Il nous fallait chaque matin faire la corvée de l'eau sur une distance de 2kms.

Un matin de mars 1987, je suis sorti et ai tracé un cercle au sol près des manguiers J'ai demandé aux frères de creuser là un puits. Oui, le problème d'eau devenait préoccupant. Combien d'heures

passions-nous à aller à 1,5 km chercher de l'eau à la rivière ? Il fallait y aller en voiture avec des tonneaux, les remplir, venir les vider dans des buses... A la longue, on ne vivait que pour cette corvée et quand on était que deux ou trois, et quand la voiture n'était pas là... Il nous fallait à tout prix résoudre ce problème. La meilleure solution était d'avoir notre propre puits sur la colline. J'ai fait un cercle, j'ai un peu parlé et les jeunes ont cru, et nous nous sommes mis à l'œuvre. Des mois entiers nous avons travaillé à la pioche, à la houe, avec des seaux et des cordes pour creuser un puits. **Le 14 août**, enfin on avait de l'eau à 14 m de profondeur. Il était temps, car on commençait à se décourager. Et il y avait de quoi, à 12 m encore la poussière se soulevait ! On a continué à creuser jusqu'à 16 m, et depuis ce temps ce puits nous alimente sans interruption pour tout. Entre-temps, Monseigneur, notre Evêque avait insisté à ce que je mette par écrit l'intuition que je portais. Ce que j'ai fait et lui ai présenté pour **l'Ascension 1986**. Après réception, il m'avait écrit une très belle lettre dans laquelle il disait en substance : "Je vous en félicite. Ce qu'il faudra maintenant, c'est l'expérimentation. Daigne le Seigneur vous y aider afin que votre expérience soit une expérience réussie..." Avril 1987, je partais encore pour l'Europe. Depuis le début, j'avais un souci : trouver une communauté qui accepte de nous parrainer pour être un témoin extérieur de ce que nous expérimentons. Je cherchais une communauté capable de comprendre et de respecter l'originalité de notre recherche et démarche. Et, plus le temps passait, plus j'en sentais la nécessité. Cela d'autant plus que Monseigneur, notre Evêque disait toujours : "Je ne suis pas un moine ni un religieux et ne peux donc pas juger de l'authenticité de votre expérience. Il faudrait qu'un moine vienne voir ce que vous faites et me fasse un rapport avant de savoir à quoi m'en tenir." Déjà lors de mon voyage en 86, j'avais pris un premier contact avec Münsterschwarzach. M. Pabst à qui je veux dire Merci a été mon St Raphaël sur les chemins d'Allemagne. un rendez-vous avec le P. Abbé Fidelis a pu être obtenu pour moi. Ce fut un contact courtois. Néanmoins, je suis sorti de là avec l'intuition que même si une certaine froideur due au fait qu'on ne se connaît pas encore était là, il y a tout de même des points d'entente. Un des points d'entente était par exemple l'importance que j'accordais à la Lectio Divina et à la Ruminatio. Au cours du voyage en été 1987, j'ai voulu intensifier ce premier contact. Je suis donc revenu à charge et ai pu exposer clairement ma requête. Le Père Abbé Fidelis m'orienta vers l'Archiabbé Notker Wolf de St Ottilien. L'entrevue d'une heure fut décisive. On prit rendez-vous pour l'automne de cette année-là car je devais revenir en Europe pour l'ouverture de l'année de licence en théologie. C'est alors qu'à mon retour, j'ai insisté chez mon évêque afin qu'il profite de son voyage à Rome pour le synode sur les laïcs pour passer visiter Münsterschwarzach et appuyer ma demande. Ce qu'il fit. En juillet 1987, nous avons accueilli les Jeunes pour un Monde Nouveau venus d'Alsace, de Moselle et de Lorraine avec le P. Ernest Klur. Puis en août 1987, le camp organisé par le P. José Antonio Rodriguez, Salésien à Kara, sur le thème : construire la paix. En 1986 et 1987, le P. Ariola fut un fidèle ami qui est venu souvent et a amené aussi beaucoup de jeunes, nous lui disons toute notre amitié. Durant mon séjour en automne 1987, j'ai passé quelques jours à Münsterschwarzach et deux semaines à St Ottilien, c'est alors qu'on a pu mieux mettre au point quelques perspectives d'avenir. J'ai aussi, au cours de ce séjour d'automne 1987, rencontré le P. Bernardin Schoelenberger. En retournant au Togo en novembre j'avais dans la valise deux bonnes nouvelles : La visite du P. Bernardin Schoelenberger, pour février 1988 et celle des deux Pères Abbés en mai 1988. J'étais heureux, tout s'annonçait bien, je me suis alors permis de rêver le meilleur.

Hélas, c'était compter sans l'humain et surtout sans l'Ennemi. Un scandale avait éclaté. Les frères m'avaient écrit, mais en termes voilés. Un de mes jeunes avait enceinté une jeune aspirante et c'était un drame ! Tout le monde m'attendait pour savoir si c'était ça que je leur enseignais. Déjà que notre existence posait problème, il fallait profiter de cette situation pour mettre les choses à leur place. On m'a alors dit que je ne devais pas appeler ce que nous faisons monastère. Tout au plus je devais parler d'un foyer de jeunes pour ne pas semer le doute dans les esprits. J'ai alors progressé dans ma réflexion et ai demandé aux frères qu'on privilégie le nom de Fraternité Monastique de l'Incarnation par rapport à celui de Monastère de l'Incarnation. On comprend alors pourquoi notre inscription officielle est Fraternité Monastique de l'Incarnation. Le thème de fraternité m'étant depuis longtemps très cher je pense que cette situation a été providentielle pour revenir à mon intuition première. Ce repli tactique a vraiment servi mon intuition. On mit donc le jeune à la porte. Monseigneur eut dans la situation une position tellement paternelle que cela me réconforta. A la rentrée de septembre, Jean n'était plus avec nous. Il y avait donc deux en moins. En janvier 1988, Stéphane Kouvahè nous quittait pour retourner chez lui. Si vous pouvez vous mettre un peu à ma place et savoir ce qu'on ressent quand son monde s'effondre ! Heureusement, en même temps deux autres se sont ajoutés à l'équipe de Kara : Julien Amegadzè et Philippe Prézi en septembre 1987. Au même moment, à Agbang, deux autres étaient entrés : Jacques Apollinaire

Missihoun et Ephrem Ségbéadji. Mais l'entrée des uns ne console jamais du départ des autres. Je dois signaler aussi qu'entre-temps nous avons construit deux autres bâtiments de même grandeur que le premier et l'un de ces deux est devenu notre chapelle.

Dans les derniers mois de 1987, nous avons commencé à construire la "**crèche**". Au pied de la colline, nous avons construit une concession de cases rondes dans le style du milieu kabiyè et l'avons baptisée la "crèche" en lien avec le mystère de l'Incarnation. Depuis, la crèche est devenue notre hôtellerie. Quand le P. Bernardin arrive le 6 février 88, il nous trouve acharnés avec le Peul Sabi à construire la crèche. Son séjour fut un temps de grand partage et nous lui sommes toujours reconnaissants. Ce fut le "cobaye" qui accepta pour la première fois de partager sans ménagement toute notre vie. Il se rendit compte du poème que nous vivions avec nos voitures et nos motos, car entre-temps, à côté de la fourgonnette nous avons acquis une vieille 404 diesel, puis à la mort subite de Antoine Anaté, frère de notre frère Bernard Anaté, en octobre 1987, nous avons eu sa moto MB 100. Après son séjour, le P. Bernardin a fait un rapport sur ce qu'il nous a vu vivre. Ce rapport, il l'a remis à Monseigneur, notre Evêque et aux Pères Abbés Fidelis et Notker.

Le 28 avril 1988 ces deux abbés arrivaient à Lomé. J'étais là avec le Révérend P. Litaaba Michel, délégué par Monseigneur, pour les accueillir. Une nouvelle phase commençait. En une semaine, ils ont saisi l'essentiel de notre intuition et réalisé qu'on pouvait faire route commune. Alors ils me firent l'invitation, puisque je devais être en Europe en automne de cette année, pour mes examens à Strasbourg, de passer lors du Chapitre Général à St Ottilien en Octobre, pour y rencontrer les Pères Capitulaires. Monseigneur notre Evêque se réjouit fort de cette possibilité de notre affiliation dans cette congrégation.

En juin 1988, arrivait Jean-Pierre Boyodi. En Octobre 1988, Dieu faisant bien les choses, je puis aller avec Mgr Chrétien Bakpessi, notre Evêque pour présenter notre requête au Chapitre Général à St Ottilien. Le Chapitre a voté à l'unanimité d'entériner ce que le conseil de la congrégation avait déjà décidé à savoir notre acceptation dans la congrégation au stade de pré-fondation expérimentale. Des lignes directrices et des statuts particuliers furent écrits qui définissaient nos relations durant les quatre années à venir. Notre originalité et notre voie propre étant reconnues, souhaitées et respectées. Le souci des Pères Abbés fut surtout de nous offrir seulement l'accompagnement fraternel, dans une relation de partenaires s'enrichissant mutuellement. Un chemin juridique fut trouvé pour nous permettre de progresser en attendant la maturation et l'érection canonique du monastère avec droit de noviciat. Sur notre demande, la date du 11 novembre fut retenue comme date de fondation en la fête de St Martin de Tours, ancêtre de tous les moines missionnaires. Je revins avec la bonne nouvelle et les frères Marc, Jacques et Bernard commencèrent leur année de probation le 11 novembre 1988. Durant cette absence le P. Bernardin était revenu aider les frères dans la formation spirituelle. Il nous fut précieux. Les choses sérieuses étaient mises sur les rails et il fallait soutenir l'élan. En janvier 1989, le P. Fidelis revenait pour un mois de formation des frères et d'approfondissement de notre connaissance mutuelle. A cette occasion Monseigneur Bakpessi, notre évêque vint passer la nuit chez nous **le 16 janvier et, le 17 janvier 1989**, en la fête de St Antoine l'ermite nous avons eu une belle célébration pour marquer notre entrée dans la Congrégation de Ste Odile. Le P. José Antonio Rodriguez qui a concélébré ce jour-là n'était pas là par hasard. Depuis toujours on a collaboré avec lui et c'est très souvent qu'il est venu apporter son concours pour la formation des frères. C'est ici pour moi l'occasion de lui dire merci. Mais nous savons que la route commune continue alors inutile de nous attarder en salutations et remerciements. Après cette célébration à Agbang, nous sommes allés à la paroisse St Pierre et Paul de Kara pour le repas avec les prêtres qui sont à Kara. Ce fut l'occasion pour Monseigneur et le curé doyen, le Père Raphaël Adjola, de remercier le P. Abbé Fidelis et, à travers lui, toute la congrégation de ce grand service qu'ils rendent au Diocèse en acceptant de parrainer cet enfant bâtard qui pourtant avait leur sollicitude paternelle. Je dois signaler en passant qu'entre-temps, le 5 décembre 1988, grâce à l'aide de la congrégation, nous avons pu enfin nous débarrasser de toutes nos vieilles carcasses de voitures pour acheter un mini-bus Toyota Hiace 15 places. Au mois de septembre déjà, lors de son séjour, le P. Bernardin nous avait payé une nouvelle mobylette.

Le 4 mars 1989, nous avons eu une rencontre avec toute la population de notre canton. Le chef canton, les chefs de village en tête pour apprendre à se connaître et voir comment on peut vivre ensemble. Ce fut une très heureuse initiative. Pour symboliser notre détermination à travailler main dans la main dans cette oeuvre que le Seigneur initie au milieu d'eux, ce jour-là nous avons commencé à travailler à la construction de la nouvelle concession de cases rondes pour accueillir le

flot de gens qui viennent à nous continuellement. En juillet 1989, Marcellin Akonéga entraînait en communauté.

En août 1989, nous accueillions Fr. Joseph, Fr. Alexandre et un groupe d'élèves de St Ottilien. Cette rencontre fut l'occasion d'un vrai partage entre cultures différentes. Nous tous avons gardé de cette rencontre l'expérience forte d'un enrichissement mutuel. Tout le mois de septembre, je le passai à St Ottilien comme temps de probation et le **1er octobre 1989**, en la fête de ma très chère Thérèse de l'Enfant Jésus, j'ai pu renouveler mes vœux, en l'Abbaye de St Ottilien. Je revins au pays pour préparer l'arrivée du P. Archiabbé Notker pour l'engagement de nos trois premiers frères. Le 6 novembre 89, le P. Archiabbé arrivait à Lomé. Le 8, le Lectorat et le 9 l'acolytat du fr. Boniface par l'Archiabbé. **Le 11 Novembre 1989**, ce fut la grande fête de l'engagement des frères Marc, Jacques et Bernard. Grand jour pour nous. Monseigneur, occupé à la consécration de l'église St Martin de Bassar ne put être là à la célébration, mais nous a envoyé sa mitre et sa crosse pour l'Archiabbé. Et dès qu'il a fini la consécration, il n'y est pas resté pour la fête, il est plutôt venu partager notre joie. Cette fête préparée par tous fut vraiment la fête de tout le monde, surtout des gens du village. La Mère Abbessse de Dourgne en visite à Dzogbégan a tenu à participer à cette fête. Les frères concernés seraient mieux à même de nous dire quelque chose de cette fête. Décidément nous étions enfin du village. Notre recherche d'inculturation au cours de cet engagement nous conquiert compréhension, sympathie et acceptation de la part des petites gens. Il fallait donc sur cette ancienne corde tisser la nouvelle. Ce que nous fîmes. **Le 26 décembre 1989**, nous avons institué le Kamou du Christ. Le kamou est le grand tam-tam pour l'action de grâce pour une bonne récolte. Normalement ce sont les chefs et les personnes influentes du village qui peuvent avoir un jour de kamou. Puisque Jésus dont nous sommes la famille dans ce village d'Agbang était accepté et reconnu, il méritait d'avoir un jour de Kamou. Depuis lors la tradition reste : le 26 décembre, Kamou du Christ au Monastère de l'Incarnation. Laissez-vous tenter et venez une fois, vous ne serez pas déçus. Le Christ vous y attend et surtout tous les chrétiens de la région vous attendent pour fêter le Christ incarné. L'année 1990 commence avec la visite du P. Abbé Fidelis. Durant son séjour eut lieu l'entrée au noviciat des frères Marcellin, Jean-Pierre et Benoît et surtout l'engagement de notre doyen d'âge, le frère François Azoti Agoura comme oblat régulier. Ce fut **le 17 janvier 1990**. Pour mai 1990, nous avons fini la construction d'un autre bâtiment et notre hall d'entrée qui nous sert de porterie et de réfectoire. En ce mois de mai 1990, nous arrivait le P. Adelrich, Père Prieur d'Uznach en Suisse. Il nous a très bien introduits dans l'Écriture Sainte. Comme pour nos bons amis il n'a jamais eu droit à notre merci parce que ce serait inutile. La lutte continue, le travail est toujours là et nous attendons toujours qu'il puisse nous revenir une autre fois. Ce fut ainsi pour le P. Schenker Paul de Chaminade qui, toute l'année, est venu une fois par semaine nous célébrer la messe. Il n'a jamais reçu de merci parce que nous savons que nous pouvons toujours recourir à lui chaque fois que besoin sera, même remarque aussi pour le P. Innocent Pahizi.

Au cours de la visite du P. Adelrich, le 20 mai 1990, on a eu la joie d'accueillir la visite de notre Pro-Nonce pour le Togo Mgr Juseppe Bertello accompagné de notre Evêque et du vicaire général, le Père Ignace S.-Talkèna. Il nous a dit **d'être un phare pour la région et pour le pays**. En juillet 1990, nous vivons un camp d'été avec 17 jeunes Français, venus de Machy (Office Culturel de Cluny), 4 Burkinabé et une quinzaine de jeunes de la région ainsi que les frères de la communauté. Un mois intensif pendant lequel nous avons travaillé, partagé et vécu ensemble. Ce fut super ! Nous avons mis en terre 1200 plants, actuellement ils font plaisir à admirer et donnent de l'ombre. Nous avons surtout creusé les fondations, d'un nouveau bâtiment qui doit fermer le rectangle et donner à notre maison l'allure d'un cloître. On peut dire qu'on a aussi planté la vie monastique dans certains cœurs au cours de ce camp d'été. En effet, Nicolas Yaméogo du Burkina a ainsi appris à connaître la vie monastique et s'est laissé interpeller par elle. Au cours de ce camp, on a vécu ensemble mon ordination diaconale à Sokodé avec 3 autres grands séminaristes **le 14 juillet 1990**. Fin août 90, frères, Marc, Jacques, Bernard, le P. Ignace, Vicaire général et moi-même nous nous embarquions pour l'Europe. Les trois frères allaient passer un an entier à Münsterschwarzach pour diverses formations professionnelles. Et notre Vicaire général nous accompagnait au nom de notre Evêque pour montrer combien le diocèse apprécie tout ce qui se vit avec la Congrégation. On peut dire d'eux comme on a pu le dire d'Ulysse : "Heureux qui, comme Ulysse, a beaucoup voyagé et revient chargé d'années et d'expériences". Jacques a appris l'orfèvrerie, Marc la forge et Bernard la couture. Actuellement ils sont les piliers de la communauté. A mon retour, fin octobre, nous avons commencé la construction du bâtiment dont on avait creusé les fondations et d'une nouvelle chapelle. Nous avons aussi commencé les préparatifs pour l'engagement des trois frères : Marcellin, Benoît et Jean-Pierre. L'année 1991, comme 1990 commença avec la visite du P. Abbé Fidelis. Au

cours de cette visite, il y eut l'entrée au noviciat des frères Innocent - Julien - et Pamphile et surtout l'engagement des trois frères Marcellin, Benoît et Jean-Pierre **le 19 janvier**. Le 19 août 1991, je m'envolais pour Frankfurt. Je fus heureux de retrouver les trois frères à l'aéroport et surtout dans leurs ateliers respectifs et de constater qu'en un an ils avaient appris tant de choses et surtout bien appris ! Fin août, ma retraite à Neuburg fut une grande expérience pour moi et surtout la découverte d'un chemin spirituel : 8 jours, seul à seul dans une cellule avec le Dieu qui m'a séduit. Cette retraite me préparait pour mon ordination sacerdotale à St Ottilien qui eut lieu **le 21 septembre 1991**, en la fête de St Matthieu avec trois confrères de St Ottilien par Mgr Joseph Stimfle, Evêque d'Augsburg. Il vaut mieux garder encore jalousement secret tout ce que j'ai vécu, expérimenté, senti et compris en cette occasion, c'est beaucoup trop et jusqu'à présent je n'ai pas encore fini de le digérer. Le finirai-je jamais ? Je ne le souhaite pas. **Le jeudi 26 septembre 1991**, j'ai vécu quelque chose de très beau que j'ai toujours souhaité : l'envoi en mission avec la remise de la croix des missionnaires. Oui, l'Archiabbé Notker, en ce matin m'envoyait, comme il envoie tant d'autres confrères en mission. Il m'envoyait non point vers un lointain inconnu, un peuple non familier, mais il m'envoyait chez moi-même être au milieu de mes frères un missionnaire. Mon ordination en la fête de St Matthieu Apôtre et évangéliste pour les gens de sa propre tradition juive avait déjà ce sens pour moi. Cet envoi allait dans le sens de l'Inculturation qui est un des grands engagements de notre fraternité de l'Incarnation. Le 29 septembre, je vivais un autre événement dont vous m'excuserez de ne pas en parler, tant il est grand et beau et inattendu. Ma première messe à Retzwiller, dans mon village d'adoption en Alsace. C'est avec tant de grâces, de souvenirs et d'expériences qui remplissaient mes valises et surtout mon cœur que je suis retourné au pays, avec les trois autres frères, le 11 octobre 1991.

Nous n'avons eu pas même un mois pour préparer un autre très grand événement : **l'Erection canonique du Monastère** et ma profession solennelle. **Ce fut le 9 novembre 1991**. Le P. Archiabbé et le P. Basilius Doppelfeld étaient venus pour la circonstance.

Ne faut-il pas dire : "Toute cette histoire doit être lue et revue sur la toile de fond de l'action de grâce" ?

Oui, action de grâce à Dieu qui a permis l'éclosion de cette nouvelle cellule monastique au milieu de son peuple au Togo.

Action de grâce aussi pour toutes les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, ont été des instruments de la Divine Providence pour son oeuvre au milieu de nous.

Vous êtes très nombreux, vous dont je n'ai rien dit, tout simplement parce que vous avez votre place dans la mémoire du cœur. Avec vous, depuis le début nous sommes engagés dans cette aventure et je veux vous dire qu'avec vous, nous sommes certains de pouvoir continuer à dire oui à Celui qui nous veut tout entiers à Lui".

fr. boniface Tigula osb

Epilogue

Chers frères et sœurs dans le Christ !

Ici nous sommes en plein chantier. Vous pouvez le voir vous-mêmes : on est ici en plein chantier. On avait voulu finir ce cloître avant la fête, pour vous montrer un cadre bien aménagé. Mais – grâce à Dieu !- on n'a pas réussi. On est encore en plein chantier. Et ça me plaît beaucoup. Ce cloître incomplet, ce cloître en pleine construction reflète très bien la situation actuelle de cette communauté d'Agbang. Un chantier montre un scénario où on n'est pas encore arrivé, où on est toujours en route. Un chantier est un lieu de travail dur, où chacun doit se donner sans réserve, malgré le soleil brûlant et la pluie qui nous baigne.

Un chantier est aussi un endroit où quelque chose progresse et se développe toujours. La progression sur le chantier qu'on voit pas à pas, nous montre que le travail vaut la peine et on peut se réjouir peu à peu des fruits du travail courageusement surpris.

Ainsi un chantier est un lieu plein de vie et ainsi un symbole de la vie même, un symbole du dynamisme de la vie. Frère Roger de Taizé a publié un livre avec le titre : « La dynamique du provisoire ». Chaque chose pas encore finie évoque et provoque la dynamique de la vie, pour continuer et progresser.

C'est pourquoi, mes chers frères d'Agbang, je souhaite et je le souhaite de tout mon cœur, que votre chantier ne soit jamais fini, oui, jamais fini ! Ni le chantier extérieur, ni le chantier intérieur, le chantier de la communauté même et le chantier intérieur de chacun. Si un jour vous dites : « Maintenant nous sommes arrivés, maintenant tout est accompli ; on peut s'asseoir et se reposer. » Mes frères ! ce jour-là serait le début de la chute et de la ruine de votre communauté. Aujourd'hui c'est la fête, jour de repos et jour de joie. Une fête sur le chantier, une fête qui va renouveler les forces et la confiance – pour continuer demain le boulot avec une dynamique plus grande.

Voilà, mes frères, restez en route ! Restez en chantier avec le Seigneur pour toujours – dans la dynamique de l'amour et de la vie nouvelle.

Maintenant je veux dire quelques mots d'introduction pour l'aspect central de cette célébration : c'est-à-dire, à la profession solennelle ou perpétuelle des trois frères.

Profession solennelle ou perpétuelle ! perpétuelle !

Donc, dans la situation provisoire de ce chantier, on célèbre aujourd'hui une chose qui s'appelle 'perpétuelle', une chose qui va durer jusqu'à l'éternité. On fait un engagement décisif et définitif. Les trois frères sont arrivés, arrivés après un long chemin avec beaucoup de hauts et de bas, avec beaucoup souffrances et de joies. Le chemin de la formation avec tout son caractère de provisoire s'est achevé. On fait un engagement définitif, voire perpétuel.

Mais pourtant, on ne doit pas se laisser tromper par les mots. Etre arrivé ! Faire une chose perpétuelle ! Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ? Regardez ces frères Marc, Jacques et Bernard ! On se connaît. Est-ce que vous pensez qu'ils soient déjà arrivés à la perfection monastique ? Est-ce que vous pensez qu'on peut les laisser au niveau de leur vie actuelle – les laisser à leur niveau actuel perpétuellement, à jamais ?? Non ! Jamais !

Bon, je connais ces trois frères depuis sept ans. Au cours de ces sept ans, ils ont donné beaucoup d'efforts pour mûrir sur tous les niveaux et ils ont progressé beaucoup. Félicitations ! Je l'apprécie beaucoup ! Mais il reste encore beaucoup, beaucoup. Si on regarde d'un œil objectif ces trois frères, on peut dire qu'ils ne ressemblent pas tellement à une œuvre bien achevée, mais ils ressemblent plutôt à un chantier où on est en plein travail, un chantier qui ne va se finir qu'à la fin de leur vie – donc, un chantier perpétuel à continuer, pour ainsi dire.

Le frère Marc, comme un chantier perpétuel !

Le frère Jacques, comme un chantier perpétuel !

Le frère Bernard, comme un chantier perpétuel !

Cette image correspond très bien à la situation concrète de leur vie. Etre un chantier, où on a toujours la joie de progresser et de mûrir, mais où chaque progrès ouvre un nouveau terrain qui offre le défi de le conquérir à tout prix.

Autrement dit : on peut comprendre la profession perpétuelle comme l'entrée dans un apprentissage perpétuel, pour lequel on est tout au long de sa vie dans une recherche inlassable. Comment arriver à un amour de Dieu toujours plus profond et comment apprendre à aimer tous

ses frères de plus en plus –au service d'un accomplissement meilleur de l'œuvre de la communauté.

Cette profession comme entrée dans un apprentissage perpétuel !

Mais alors, que représentait le temps de formation qui précède cette étape ?

Le temps de formation avant la profession perpétuelle n'est que l'épreuve pour voir si le candidat est prêt et capable pour un apprentissage perpétuel. Si on voit qu'un candidat est tel qu'il veut arriver le plus tôt possible pour s'asseoir et se reposer le plus tôt possible, celui-ci n'aura aucune chance pour l'entrée en un apprentissage perpétuel. Donc, mes frères, on vous a trouvés dignes pour l'entrée à cet apprentissage perpétuel, à partir d'aujourd'hui. Félicitations !

Entrée en un apprentissage perpétuel !

Est-ce un raison suffisante pour une si grande fête que nous allons célébrer ?

Lors du rituel de la profession je vais poser aux trois frères la question : Est-ce que vous êtes prêts pour un Oui sans réserve ? Probablement ils vont dire : Oui !

Ça c'est beaucoup ! Un oui sans réserve ! c'est rare dans notre monde. Un Oui sur lequel on peut construire une Vie, sans être trompé. Peut-être, un Oui de la sorte est digne d'une fête. Mais moi, j'aimerais fêter un tel Oui pas tellement au début, mais plutôt à la fin, quand on peut déjà voir les résultats de cet apprentissage perpétuel.

Néanmoins, il s'agit aujourd'hui aussi d'un autre Oui plus grand. Dans la deuxième lettre aux Corinthiens, nous avons écouté que le Christ est le Oui de Dieu pour nous, dans lequel il n'y a aucun Non. Donc Dieu dit à nous un Oui sans Non, un Oui sans réserve. Et il le dit aujourd'hui explicitement à nos trois frères. Donc il s'agit aujourd'hui de deux Oui qui se rencontrent. Et là où ils se rencontrent, exactement là est le point décisif, duquel éclatera l'esprit de la fête d'aujourd'hui.

Mais les deux Oui ne sont pas égaux. J'aimerais d'écrire le Oui de Dieu en grands caractères et le oui des frères en petits caractères. Car c'est le Oui de Dieu qui est le plus important et la base et la source de tout. Ce Oui de Dieu va s'incarner aujourd'hui d'une manière visible – comme tatouage fait sur la poitrine des trois frères. Ce tatouage est le sceau de l'Agneau où le « sceau du Père et de l'Agneau », comme le dit l'Apocalypse. Et le sceau signifie que cet homme est marqué par Dieu, que Dieu a écrit son Nom sur cet homme en disant : « Maintenant tu es à moi, ma propriété. Aujourd'hui je prononce un Oui sans réserve sur toi et toute ta vie. »

Et ce signe de Dieu est gravé dans la chair des frères, pas seulement comme un mot spirituel. La chair même est marquée par le Nom de Dieu pour dire, sans aucun doute, que même la chair des frères appartient totalement et uniquement au Seigneur. Ça signifie entre autre aussi la vie célibataire. Il est curieux que chez Saint Benoît, dans sa formule de profession, ne figure pas la vie célibataire explicitement. C'est seulement beaucoup de siècles plus tard qu'on a établi la formule des 'ainsi dits' « Trois Conseils Evangéliques ».

Néanmoins, c'est tout clair pour Saint Benoît que l'engagement monastique comprend toujours la vie célibataire, qui est même la base de la vie monastique. Déjà le mot « moine » signifie « seul » : être seul pour appartenir à Dieu seul – corps et âme, chair et sang. C'est pourquoi le fameux religieux et poète latino-américain Ernesto Cardinal a dit : « Chaque cellule dans le corps du moine et chaque particule de son être est nuptial, doit se préparer pour un mariage, pour les Noces de l'Agneau. » Ce sont des mots grands, des paroles solennelles, mais plutôt un défi quotidien et continuel pour toute la vie du moine.

Voilà, frère Marc, frère Jacques et frère Bernard !

Maintenant il devient encore plus clair, pourquoi la vie de moine doit être un apprentissage perpétuel – jusqu'à ce que chaque cellule de votre corps et chaque particule de votre être soit transformé en amour et lumière. Dieu vous a choisis non parce que vous êtes des hommes parfaits, mais parce qu'il a senti le désir de mettre sa main sur vous, pour vous transformer et modeler tout au long de votre vie, inlassablement et sans réserve.

Ce processus de formation et de transformation est bien exprimé dans un texte de Saint Irénée de Lyon du 2^{ème} siècle que je vais vous lire pour finir :

« Toi, ô homme, tu es une œuvre de Dieu, tu es comme l'argile dans ses mains. Attends donc la main de Dieu, ton artiste ; attends sa main qui fait tout en temps convenable, convenable pour toi qui es en train d'être formé. Offre-lui un cœur malléable et garde la forme que l'artiste t'a déjà donné. Garde l'humilité afin que tu ne deviennes dur, et que les traces de ses mains ne soient plus capables de te former davantage. Reste mouillé et malléable et Dieu pourra te former à la perfection et à la beauté qu'il a prévues pour toi depuis toujours ! »

Chers frères et sœurs ! Ce texte ne vaut pas seulement pour nos trois frères. Il concerne aussi nous tous. C'est pourquoi je vais le répéter et chacun et chacune de nous peut écouter ce texte comme s'il était dit pour elle-même, pour lui-même, personnellement : »

Toi, ô homme, tu es... pour toi depuis toujours » !

AMEN

Père Abbé Fidelis osb

Abbé de l'Abbaye de Münsterschwarzach - Allemagne
pour la fête des 10 ans du Monastère de l'Incarnation Agbang, l'inauguration du nouveau Cloître
et la Profession Solennelle des trois premiers frères du Monastère. Agbang le 06- Août- 1995.